

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 12 (1874)
Heft: 46

Artikel: Une course à travers le Café du Grand-Pont
Autor: D.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-182930>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 01.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr.

Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

AVIS

Les nouveaux abonnés pour l'ANNÉE 1875 recevront le journal gratuitement d'ici au 31 décembre 1874.

Lausanne, 14 novembre 1874.

Les quelques lignes que nous avons publiées sur le phylloxera nous ont valu un article de M. le Dr F., publié dans notre précédent numéro, et donnant, au point de vue statistique, des détails très intéressants sur les vignes de Pregny. Nous connaissons maintenant les divers points d'attaque, ainsi que le nombre des morts et des mourants, dans ce parchet devenu célèbre par les fréquentes visites des pères de la science.

Une autre communication nous a été faite par M. le président de la Société vaudoise de viticulture, de Lavaux, affirmant que M. Michaud n'a jamais dit ce que nous avons avancé. Le passage existe cependant dans son rapport, et une lettre toute récente adressée par M. Michaud au *Journal de Genève*, vient de le confirmer.

Les bons vignerons s'inquiètent, du reste, fort peu du petit insecte, car, après tout le bruit qu'on a fait autour de lui, après toutes les conférences et les études auxquelles on s'est livré, on est arrivé à dire ce que nous avons dit : c'est qu'une culture soignée vaut mieux que toute la pharmacie conseillée à l'origine, et qui rendait le remède pire que le mal.

En effet, les diverses correspondances adressées aux journaux à la suite du Congrès viticole de Montpellier, viennent, les unes après les autres, se ranger à cette opinion.

M. Demole, l'un des délégués de la Confédération au Congrès, écrivait, il y a quelques jours, au *Journal de Genève*, une lettre qui conclut en ces termes, après avoir passé en revue les divers essais tentés contre le phylloxera : « Nous n'en rapportons pas moins l'affirmation d'un fait nouveau ; c'est qu'il nous a été fourni la preuve, non pas que la vigne pourra vivre indéfiniment avec le phylloxera, mais qu'elle a vécu ces trois dernières années avec ce parasite sans en être affectée. »

Un autre membre du Congrès disait l'autre jour

avoir entendu répéter en patois, par deux vignerons français, l'un du Midi, l'autre de la Bourgogne, exactement le proverbe que nous avons cité dans notre premier article. Enfin, un correspondant de l'*Estafette*, qui nous paraît trop bien renseigné pour être étranger au Congrès de Montpellier, réduit tout le bagage chimique des premiers jours à de la simple urine de vache. De là la conclusion qu'en pareille matière le bon sens pratique de nos vignerons est le meilleur des préservatifs.

Une course à travers le Café du Grand-Pont.

Entrons dans un café.
C'est aujourd'hui dimanche.
A. DE MUSSET.

Combien il faut peu de chose parfois pour bouleverser toute l'économie d'une nation, sa religion, ses mœurs et son esprit ! Qu'un petit corpuscule gros comme un grain de poussière, — un œuf de phylloxera, — nous arrive sur l'aile d'un vent d'orage, et voilà toutes nos vignes détruites ! les bords du Léman sont tout en houblonnières, et le peuple vandois s'adonne à la bière ; son esprit s'engourdit, sa langue devient épaisse, son sommeil lourd, son ivresse nuageuse. La bière fait l'homme morose et fumeur, l'eau-de-vie le fait mauvais, le vin le rend gai ; gai, c'est-à-dire bon, confiant, sans envie. La Grèce de Périclès n'aurait pas été avec la bière et l'eau-de-vie.

Un pauvre Arménien tenait, à Paris, une misérable boutique où il débitait des tasses de café, quand Procope eut l'idée de créer un vaste et riche établissement pour la vente de cette liqueur nouvelle. Cet Arménien, chassé lui aussi par l'orage, changeait complètement la France avec une petite tasse de café ; il donnait à la presse une importance qu'elle n'aurait jamais eue sans lui ; nous ne saurions supprimer les cafés sans supprimer du même coup les quatre cinquièmes des journaux..... Ce pauvre diable d'Arménien au bonnet pointu a simplement rétabli le *forum* des peuples latins.

Lausanne serait en pleine révolution si les cafés y restaient fermés trois jours durant, ou bien Lau-

sanne deviendrait désert; ce qui se passe le jour du Jeune fédéral suffit à le prouver. Ce jour-là, le Lausannois fait trois, cinq, sept lieues à la recherche d'un café.

Tous ces établissements diffèrent de taille, de consommation, d'habitues. Le Grand-Pont n'a pas seulement ses habitués à lui, mais beaucoup d'entre eux ont encore leur table à eux; s'ils voient leur place prise, ils font la moue, laissent tomber leurs bras et s'en vont pour revenir une demi-heure plus tard. Il a ses joueurs réguliers de binocle double, triple et quadruple, à la deuxième table du fond; la partie se traîne péniblement quand elle se fait ailleurs. Il a ses joueurs de dominos, ses commis-voyageurs faisant leurs correspondances, ses conférences régulières sur les mathématiques appliquées aux étoiles filantes, ses conférences régulières sur les beaux-arts; enfin mille autres belles choses toutes originales, mille figures impayables, parmi lesquelles il faut citer le politique qui met trois heures à lire les annonces de la *Gazette*, puis celui qui arrache l'*Estafette* des mains de la porteuse et se chamaille une heure avec le garçon, l'un s'obstinant à lire le journal sans délai et l'autre s'obstinant à mettre le journal à la baguette; celui qui boit coup sur coup six chopines de vin nouveau avec un malin sourire, pour le seul plaisir de bien faire voir que c'est lui qui a baptisé le vin nouveau *phylloxera*! Celui qui..... mais il faudrait les citer tous. Nous y reviendrons.

D.

(A suivre.)

Le passage de Bonaparte à Lausanne.

Sous ce titre, nous extrayons les lignes suivantes des Mémoires manuscrits d'un Lausannois qui a joué un certain rôle dans nos affaires publiques, au commencement de ce siècle :

« En novembre 1797, Bonaparte, déjà illustre par ses victoires en Italie, traversa la Suisse de Genève à Basle pour se rendre à Rastadt. Le passage de ce général fut un grand événement pour Lausanne. Depuis plusieurs jours, le seigneur Baillif, M. de Buren, était en alerte; plusieurs fois il accourut à l'Hôtel du *Lion d'Or*, où des relais étaient préparés, ainsi qu'une collation et une garde d'honneur composée des plus beaux grenadiers du bailliage. On se plaisait à faire arriver de faux courriers à grand fracas, et le baillif de venir à son poste. Enfin Bonaparte arriva à la tombée de la nuit. Il s'arrêta pour changer de chevaux, sans descendre de voiture. Le Baillif vint le complimenter à la portière. Bonaparte, en jetant un coup d'œil sur la troupe rangée devant l'hôtel, lui demanda si c'était des milices ou des troupes de ligne. *Ce sont des grenadiers*, répondit M. de Buren. Sur quoi, Bonaparte se rejeta dans la voiture et se mit à lire un papier. C'était une pièce de vers que des jeunes filles qui l'attendaient sur Montbenon lui avaient jetée avec des fleurs. Toute la ville était sur pied et se précipitait dans l'étroite rue de Bourg, pour voir le vainqueur d'Italie. Je ne fus pas des derniers,

mais du côté de l'Hôtel où j'étais placé, je ne pouvais le voir qu'imparfaitement, au risque de me rompre le cou; je sautai entre les chevaux et la voiture et me trouvai vers la portière de droite. Deux flambeaux l'éclairaient; là, je pus contempler de près, pendant quelques minutes, pour la première et la dernière fois, cet homme qui, à cette époque, remplissait déjà le monde de sa renommée. Il était alors maigre; sa pâle figure était méditative, pleine de cette expression qui annonce les grandes choses; elle est restée gravée dans ma mémoire; ma jeune imagination voyait sur ce front, éclairé par les flambeaux, les lauriers dont il fut plus tard couronné. »

Le bailli de Morges était très lié avec son collègue d'Aigle et lui faisait de fréquentes visites. Un jour d'automne, entre autres, il se rendit auprès de son ami pour lui proposer une partie de chasse. Les premières victimes de nos chasseurs furent destinées à Madame la baillive de Morges, et le domestique Hans, qui accompagnait son maître, fut chargé de lui porter deux magnifiques lièvres.

Arrivé à Cully, Hans, qui se sent pris d'une soif ardente, entre à l'auberge et rencontre un ancien camarade dont il avait fait la connaissance à Berne dans sa jeunesse.

— Que portes-tu là? lui dit ce dernier.

— Mon cher, che borde deux peaux lièvres à mon bourgeoisie.

— Diable, il sont bien beaux, en effet.

— Foui, parblé! et il me semble que le bourgeoisie il aurait pien assez d'un..... Qu'en dis-tu, Frédéric?

Tout en conversant ainsi, les deux camarades, trinquant à qui mieux mieux, s'égayèrent, chantèrent bientôt et finirent par un excellent civet.

Arrivé à Morges, dans la matinée du lendemain, Hans, qui n'était plus sous l'influence du vin de Lavaux, commençait à réfléchir et n'osait pas se décider à franchir le seuil du château. Enfin il prend son grand courage et remet le lièvre à la cuisinière avec une lettre du bailli pour Madame; puis il se retire dans sa chambre. Un quart d'heure après, sa maîtresse le fait appeler.

— Hans! voilà un des lièvres, mais l'autre.

— Eh pien, Madame..... il y a celui-là puis..... l'autre.

— Oui, mais l'autre? encore une fois.

— Eh pien, Madame, il y a l'autre et puis celui-là.

La baillive ne put pas obtenir d'autre réponse du pauvre garçon qui ne savait comment se justifier. Il fut renvoyé immédiatement vers son maître avec une lettre de Madame.

— Hans! s'écria le bailli de sa grosse voix, qu'as-tu fait de ce lièvre? Tu l'as mangé, n'est-ce pas?...

— Ah! répondit Hans, en baissant la tête, Monsieur le bailli il est un fin pougre, jamais Madame il n'a pu le téviner.